

Pitbull

Paula Anacaona

Aujourd'hui, maman est morte, la voisine m'a appelée et m'a demandé si je voulais qu'on l'inhume ou qu'on la brûle, je n'en avais aucune idée, ma mère était du genre à avoir peur des flammes de l'enfer, alors j'ai dit : « qu'on l'enterre, je suppose ? », la voisine a acquiescé puis m'a demandé dans quel cimetière, j'ai répondu : « près de là où elle a vécu, je suppose ? », la voisine a approuvé en ajoutant que c'était ce qui lui ferait plaisir – plaisir ? Maman, avoir du plaisir ?

La cérémonie a lieu demain, je donne le numéro de ma carte bleue et offre à ma mère un joli enterrement – un cercueil laqué, une grosse couronne de fleurs, et un portrait avec photo garanti 3 ans anti-moisissures, à l'épreuve des pluies et du soleil de São Paulo.

□ □ □

Je vois l'attrouplement un peu plus loin, il y a plus de monde que ce que je pensais, une centaine de personnes, il y a mon frère et ma sœur, des visages familiers ; je vois la voisine et amie de ma mère, celle qui m'a prévenue – Tatie-Sucre, je l'appelais autrefois –, une fois par semaine elle faisait des *pé-de-moleque*¹, était-elle consciente de faire de tous les gamins du quartier des futurs diabétiques ? Le *pé-de-moleque*, symbole du comportement autodestructeur des favelados – un vrai style de vie, des décennies de pratique, à l'image des poubelles balancées par la fenêtre – ; je vois le voisin qui a fait des enfants à la moitié des femmes du quartier ; je vois la mère de mon ancienne camarade d'école – elle n'a pas vieilli, de toute façon elle a toujours eu l'air vieille – ; je vois mon ancienne camarade d'école, elle a vieilli, et terriblement grossi.

Ma mère a-t-elle été aimée, a-t-elle été heureuse ici ? Maman a toujours accepté sa condition, et remerciait pieusement le Seigneur à chaque micro-victoire sur la misère du quotidien, se rappelant tous les jours d'où elle venait, jeune campagnarde aux yeux creusés par la faim, fraîchement débarquée dans une mégapole cannibale.

Maman, n'ayant que des désirs primaires pour elle et ses trois enfants : manger à sa faim, avoir un toit, être vivants – tout le reste est, enfin était puisqu'aujourd'hui maman est morte, superflu.

Maman n'a jamais tenu rancune au Seigneur lorsque ce qui avait été durement gagné disparaissait subitement – années maudites, comme celle où la favela avait disparu sous des coulées de boue, quelques heures de pluies diluviennes avaient suffi à faire dévaler sa maison et une bonne partie du quartier, ma mère avait tout perdu, tout était à reconstruire, mais elle, maman, était vivante, quoi de plus important ?

1 Friandise au sucre et à la cacahouète.

C'était cette année-là où mon vaurien de frère se noyait dans l'alcool, cette année-là où ma faible de sœur se faisait cogner par celui qu'elle appelait son mari, cette année-là enfin où je me battais sur tous les fronts, travaillant la journée et étudiant le soir. Alors ma mère a nettoyé toute seule la boue et les gravats, maman a tout rebâti, toute seule – ses enfants étant trop occupés, de leur côté, à bâtir ou à démolir leur vie.

Ma mère ne nous en a jamais voulu – maman a, enfin avait, un cœur d'or – mais je me suis sentie chienne, c'est donc aussi cette année-là que j'ai décidé que quand tout irait mieux j'aurais un chien à défaut d'avoir un enfant ; un chien fidèle, et pas un enfant ingrat.

Plus de vingt ans que je ne suis pas revenue dans ce quartier où j'ai grandi ; plutôt crever que de rester là toute ma vie, tout faire pour quitter ces maisons et ces ruelles imbriquées, vingt ans ou presque que je n'ai revu ni mon frère ni ma sœur. Par contre, j'ai continué à voir ma mère, certains dimanches. Nous avons un petit rituel, je l'invitais au restaurant – pas un restaurant branché où la serveuse se croit plus importante que les clients qu'elle sert, pas un restaurant chic où ma mère rouge de honte aurait caché ses mains usées par le savon sous la table ; non, un restaurant à l'ancienne, avec des serviettes en tissu et un service attentionné, et des serveurs en gilet qui reconnaissaient ma mère, lui souriaient chaleureusement en demandant des nouvelles de la santé, lui donnaient le bras jusqu'à sa chaise et l'appelaient Madame. La vieille domestique qui avait été au service des autres toute sa vie jouissait alors pleinement, ces dimanches-là, du confort de ne rien faire et de se faire servir ; sans ressentiment, en toute innocence – maman a, enfin avait, un cœur pur.

Les joueurs de football et les chanteurs de samba achètent à la signature de leur premier contrat une villa avec piscine à leur mère qui ne sait pas nager, moi je n'ai pas acheté de villa et encore moins de piscine à ma mère à l'encaissement de mes premiers

dollars ; chacun sa place, maman est restée dans sa favela, dans sa maisonnette, avec mon frère qui vit désormais à la colle chez elle – l'alcoolique repentí est devenu évangélique –, vivant tous les deux de sa petite retraite, le fruit de son labeur.

Fruit – paradoxalement, le fruit de cette femme grise et terne c'est moi, petite fille à l'imagination débordante et colorée. Nous regardions la télévision tous les soirs, toute la journée même, puisque c'était gratuit ; je ne comprenais pas ma mère, ne voulait-elle pas aller dans ces pays lointains, acheter ces objets, ces meubles, ces parfums, ces vêtements ? Non, maman, ma pauvre de maman, était trop ancrée dans l'aujourd'hui pour penser à demain, trop préoccupée par l'essentiel pour penser au superficiel.

J'ai donc pendant des années été tenaillée par une faim dévorante, haïssant ma mère et sa ride qui lui barrait le front, comme un non permanent à tous les plaisirs de la Terre. Conditionnée, ma mère avait été conditionnée à l'humilité, alors en crescendo, sans sourciller, j'ai rêvé, observé, imité, grimpé, acheté – patiemment, fiévreusement, voracement.

La frustration, moteur de mon ambition, je voulais tout avoir et j'ai presque tout eu, gardant pour moi, et rien que pour moi, le fruit de mon labeur.



La voisine a organisé une réception après l'enterrement, j'ai eu un sentiment étrange, voir le cercueil descendre et se faire recouvrir de terre, avec ma mère dedans – maman dedans toute seule, encore une fois toute seule, une dernière fois toute seule – et trente minutes après évoquer son souvenir autour de tartes salées et de beignets de crevettes, heureusement pas de *pé-de-moleque* ; bref, lors de la réception, des jeunes filles du quartier sont venues me voir, elles veulent m'interviewer pour leur site Internet, un site sur des femmes qui agissent, qui construisent, qui réussissent, des femmes de la périphérie.

Elles ont attendu poliment une dizaine de jours, puis m'ont envoyé leurs questions en amont – mon parcours, mes difficultés, mes conquêtes –, avant notre rencontre, demain.



J'ai bâti ma première entreprise il y a dix-sept ans, galérant en solitaire – ma mère n'a jamais pu m'aider, quarante ans à repasser des chemises ou à faire dorer des cuisses de poulet dans des casseroles en fonte qui coûtaient son SMIC, qu'est-ce qu'elle aurait pu y connaître, maman, à l'entrepreneuriat ? J'ai mis la clé sous la porte, tentant de tirer les leçons de mon premier échec. J'ai bâti une deuxième entreprise, c'était mieux mais encore insuffisant, alors j'ai mis une deuxième fois la clé sous la porte, j'ai pensé travailler pour d'autres, mais comment faire quand on a toujours travaillé pour soi ? J'ai pensé aller à l'étranger pour élargir mes horizons, mais comment faire quand on n'a pas un rond ?

Flexibilité, disponibilité : j'ai appris toute seule les maîtres mots de la prestation de services, « urgent », « *asap* », répondre dans l'heure, se plier en quatre, ne jamais dire non, tout est bon pour garder le client, qui sait s'il n'ira pas voir le concurrent ?

Prestataire de services corvéable à merci, comme ma mère, Uberette avant l'heure, bouche fermée et dos voûté ; mais la comparaison s'arrête là, la nouvelle génération de prestataires a le dos droit grâce au fitness et le sourire conquérant grâce au crédit à la consommation.

Être indispensable puis dispensable, survivre aux périodes de frénésie puis d'accalmie – aucun dollar qui rentre pendant l'accalmie, alors j'ai fini par préférer, en permanence, la frénésie. Seule, j'ai bâti mon petit empire toute seule, sans tuteur qui m'aurait prise sous son aile, sans superviseur qui m'aurait appris les ficelles du métier, forcée d'assumer seule mes erreurs, me cassant les dents – ces dents ruinées par les *pé-de-moleque* de la voisine et le salaire minable d'une femme de ménage, et que, en trente-six

prestations, une fois adulte, je me suis fait redresser, replanter, recolorer. J'avais le choix entre une voiture d'occasion ou des dents, j'ai choisi les dents, supportant pendant trente-six mois l'inconfort du bus bondé ; bref, j'ai monté ensuite ma troisième entreprise, une belle réussite, de l'extérieur – et peu importe ce qu'elle m'a coûté, à l'intérieur.

Mais le jeu en vaut la chandelle, malgré les échecs et les dents cassées ; pas encore millionnaire mais sur la bonne voie, dès la fin de l'adolescence j'ai quitté ce quartier pourri pour un quartier à la densité démographique moins élevée, et à chaque déménagement ma rue devenait de plus en plus arborisée et les poubelles de plus en plus ramassées. J'ai fait beaucoup mieux que ma soumise de mère et mon absent de père, je suis entrepreneur, et même entrepreneure, encore plus louable avec un *e* à la fin, des gamines de quartiers pourris viennent m'interviewer, veulent faire de moi leur mentor (*mentore, mentrice*, est-ce que ça existe au féminin ?), m'ériger en modèle.

Tout ça, c'est l'illusion des belles dents, quand on a des belles dents les gens croient que la vie vous sourit – elle est bien bonne celle-là, on trime toute seule en plein chaos, on pleure de rage toute seule sous sa peau de macho, et des jeunettes en coupe Afro viennent vous demander, innocemment, vos bons tuyaux.

Riche aujourd'hui, pauvre demain, la dégringolade arrive plus souvent et plus vite qu'on ne le croit, c'est pour cela que je suis tendue, que je m'accroche depuis vingt ans, que j'ai des crampes dans les mains et dans les doigts tellement je suis super tendue, car personne n'est jamais, véritablement, tiré d'affaire – enfin « personne », personne comme nous, certains sont tirés d'affaire dès leur naissance –; bref, la lutte pour survivre est quotidienne et la vie chienne ; c'est ce que j'ai envie de leur dire, aux filles en Afro, est-ce que je leur dis ou est-ce que je le garde pour moi ?

« Être son opposée », toute ma vie je me le suis répété, « être tout sauf elle », mais maintenant que maman est morte et

qu'elle se repose – enfin ! ajouterais-je – dans son cercueil laqué, je vois tous nos points communs. Après tout, ma vie n'est pas si différente de la sienne, moi aussi dans la lutte quotidienne, moi aussi maltraitée par une vie chienne ; mais je fais meilleure figure, c'est ce qui nous différencie, ma mère et moi ; j'ai l'apparence de l'opulence, du succès, du bonheur : je suis, car j'ai.

Maman, mon anonyme de maman, ma guerrière de maman, n'était personne et n'avait rien – à part un cœur pur, un cœur d'or, mais qui l'a vu ?

J'ai fait du bon travail, habilement maquillé ma mâchoire de pitbull sous des allures de labrador ; j'ai l'air pédagogue, généreuse, je parle de partage d'expériences, d'ambition constructrice, de foi en l'avenir ; pourtant ça fait tellement d'années que je n'ai plus desserré les dents, j'ai attrapé la réussite dans la gueule et je ne la lâche plus, je serre, je serre, tant pis si j'ai mal, tant pis si je saigne – j'imagine que c'est cela, le prix du succès.

□ □ □

Oui, le jeu en vaut la chandelle, définitivement, je viens d'être approchée par ce candidat qui part favori à l'élection présidentielle, qui veut lui aussi m'ériger en modèle, m'intégrer à son équipe, faire de moi une femme politique, tu y crois, maman ?! Noire, favelada, entrepreneure et *self-made-woman*, je vais ressortir mes origines et ma couleur et les brandir avec fierté, pourquoi pas si cela peut m'être utile (j'ajouterais même cyniquement : pour une fois que cela peut m'être utile) ; je vais définitivement adopter le style labrador familial, compagnon sociable et fiable ; dissimuler ma solitude et mon amertume, et demander à mon dentiste une dose supplémentaire de produit blanchissant : l'heure est venue de sourire en grand, de toutes mes dents, pour la photo.